



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

L'ANGE BLANC

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Enfant trouvée
Un ardent désir de peindre

LOUIS MERCADIÉ

L'ANGE BLANC

Roman



© Centre France Livres SAS, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0913-2

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Avertissement de l'auteur

Les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs, excepté certaines personnalités évoquées qui ont marqué leurs temps.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé serait entièrement fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

*Juillet 1914,
entre la haute vallée du Lot aveyronnaise
et les monts d'Aubrac*

Malgré la pente raide du chemin, Julien marchait d'un pas vif auprès de sa mule qui tirait une étroite charrette. Il faisait chaud, mais un vent agréable lui fouettait par moments le visage. Cette brise légère emportait au loin l'odeur suave du pain chaud qu'il pourvoyait au travers de la campagne, allant de ferme en ferme, jusqu'à atteindre les hauts plateaux de l'Aubrac.

Julien adorait cette terre des hauteurs, cette immensité qui le subjuguait chaque fois qu'il y montait. Il se rendait alors dans les burons¹, où il finissait de livrer sa cargaison

1. Constructions rustiques bâties sur les

de pain dont une grande partie avait été déjà répartie au fil de sa tournée. Souvent, il redescendait des fourmes qui avaient mûri dans les caves sombres et froides de ces habitations de pierre volcanique, où les buronniers élaboraient ce fromage de montagne.

Julien, le livreur de pain, âgé d'une vingtaine d'années, assurait cette liaison avec les burons depuis cinq ans déjà. Il aimait cette liberté sur les chemins de traverse, dans cette nature, certes parfois hostile, mais tellement belle et reposante, à tel point qu'il ne ressentait pas la fatigue de sa marche. Belline, sa jeune mule, n'était pas compliquée. Docile, vive comme son maître, elle semblait joyeuse quand il s'agissait de prendre le chemin des hautes terres. Elle aurait pu le faire seule tant elle connaissait le trajet et le relief du sentier.

Étienne Ginestou, boulanger de son état

hauts pâturages qui servaient à la fois de laiterie et d'habitation pour les hommes appelés buronniers.

dans le village de Saint-Albrac, avait succédé à son père. Le four ne s'était jamais éteint et il était fier de la renommée de son pain. Sa fille, Marie, et son épouse, Georgette, le secondaient, tant dans la façon des belles et opulentes miches que pour leur vente à la boutique. Il s'agissait d'une affaire de famille qui tournait bien. Julien était le seul employé.

Ce jour-là, Julien passa près du « grand champ » de Jules Beyrac, où ce jeune propriétaire s'affairait, depuis tôt le matin, avec toute sa famille. Il livra le pain et discuta quelques instants avec le paysan. Cette année, bien que tardive, la récolte de seigle se révélait particulièrement prometteuse. Le temps s'était maintenu comme il fallait pour mener à parfaite maturité de beaux grains bien gonflés. Depuis plusieurs jours, chacun œuvrait au mieux pour couper les javelles et les lier au moyen d'une tige souple d'osier. On les empilait ensuite sur les gerbiers qui s'élevaient de plus en plus. Cette année, la terre respirait la générosité. Jules Beyrac

s'en trouvait très satisfait, heureux même ! Sur les collines voisines, on travaillait autant.

Sa livraison effectuée, Julien repartit vers d'autres horizons. Il récoltait ainsi des nouvelles et les portait jusque dans les burons et les hameaux reculés, où chacun était avide de connaître ce qui se passait au village. En effet, peu de journaux arrivaient sur les sommets.

Sous ses sourcils ombrageux, Jules Beyrac humait en connaisseur les grains de seigle qu'il avait un moment frottés dans ses mains. Il s'approcha de son père, le vieil Auguste, qui malgré son âge œuvrait toujours auprès des siens.

— Regardez, père, regardez quelle belle récolte nous envoie le ciel ! Ce seigle sent le soleil et notre belle et bonne terre. À force de la cajoler, on en obtient un beau rendement !

— C'est bien, fils ! Continue comme tu le fais ! répondit le vieil homme, offrant un regard empli d'un orgueil légitime. Avec mon père et mon grand-père, on a besoin dur ici, sur cette terre. Il faut la travailler

inlassablement pour l'adoucir et la rendre docile. Et toi, tu assures vaillamment la relève comme tes fils le feront plus tard. Cette continuité est indispensable pour nous donner notre pain quotidien.

Annette, la femme de Jules, était fière de son époux, un homme travailleur et honnête qui ne s'adonnait pas à la boisson comme malheureusement tant d'autres. Depuis sa naissance, il était accroché à son terroir et faisait tout pour développer harmonieusement sa propriété. Elle avait épousé Jules « en urgence » car, un soir de fête de la Saint-Jean, alors qu'ils n'avaient pas vingt ans, trop amoureux, ils avaient bravé les interdits du curé sur une meule de foin. Autant pour l'un que pour l'autre, c'était la première fois... et le ventre de la belle Annette ne tarda pas à tendre le tissu de sa robe... Les noces avaient été vite proclamées afin de cacher au mieux le péché des jeunes amants.

Annette accompagnait son mari aux champs dès qu'elle le pouvait, entraînant avec elle sa fille aînée, Pauline, qui atteignait ses dix-sept

ans, et son garçon, Antoine, treize ans. Si ses crises de rhumatismes ne le handicapait pas trop, le grand-père Auguste les suivait. Toute la famille montait alors sur le char tiré par les bœufs pour se rendre aux travaux champêtres. À près de soixante-douze ans, il rendait encore de bons services et savait dispenser d'excellents conseils pour cette terre qu'il aimait tant ! Jour après jour, elle avait été dépierrée, fumée, assouplie. Chaque génération avait apporté son lot de travail et de sueur. Progressivement agrandie, la propriété des Beyrac s'était même dotée, après mille sacrifices, d'une « montagne¹ » sur les plus hautes terres de l'Aubrac. Désormais, son troupeau, mêlé à d'autres, transhumait chaque année du 25 mai au 13 octobre sur ses propres parcelles.

Au loin, ils entendirent la cloche cristalline de l'Angélus, celle de Saint-Albrac, leur

1. Grande surface de bois ou de pâturages appartenant à un propriétaire qui peut la louer, notamment pour la transhumance.

village. Le travail cessa aussitôt et toute la famille se rassembla pour la prière traditionnelle. Le vieil Auguste retira son chapeau et baissa la tête, le père et son fils firent de même, tandis que Pauline et sa mère joignirent leurs mains. Jamais, au sein de la famille Beyrac, on n'aurait passé ce moment de piété aux trois heures immuables de la journée. Profondément enracinée comme un chêne depuis de longues générations, cette prière faisait partie intégrante de leur vie. Lorsque la cloche cessa de tinter, Annette entraîna sa famille à l'orée du champ. Tous rejoignirent un grand frêne planté en bordure, et chacun de s'asseoir au sol tandis que mère et fille assuraient la distribution des assiettes, des verres et des victuailles ramenés de la maison : tranches de pâté et de saucisson, poulet froid, riz et fromage. Jules, à qui sa femme avait confié la miche de pain, coupa de larges tranches qu'il distribua à son tour, non sans avoir tracé au préalable un grand signe de croix sur la croûte. Une bonbonne de vin coupé d'eau avait été installée

bien à l'abri dans un buisson afin de la maintenir fraîche. À présent, chacun mangeait en silence et d'un bon appétit. La matinée avait été laborieuse, l'après-midi le serait autant.